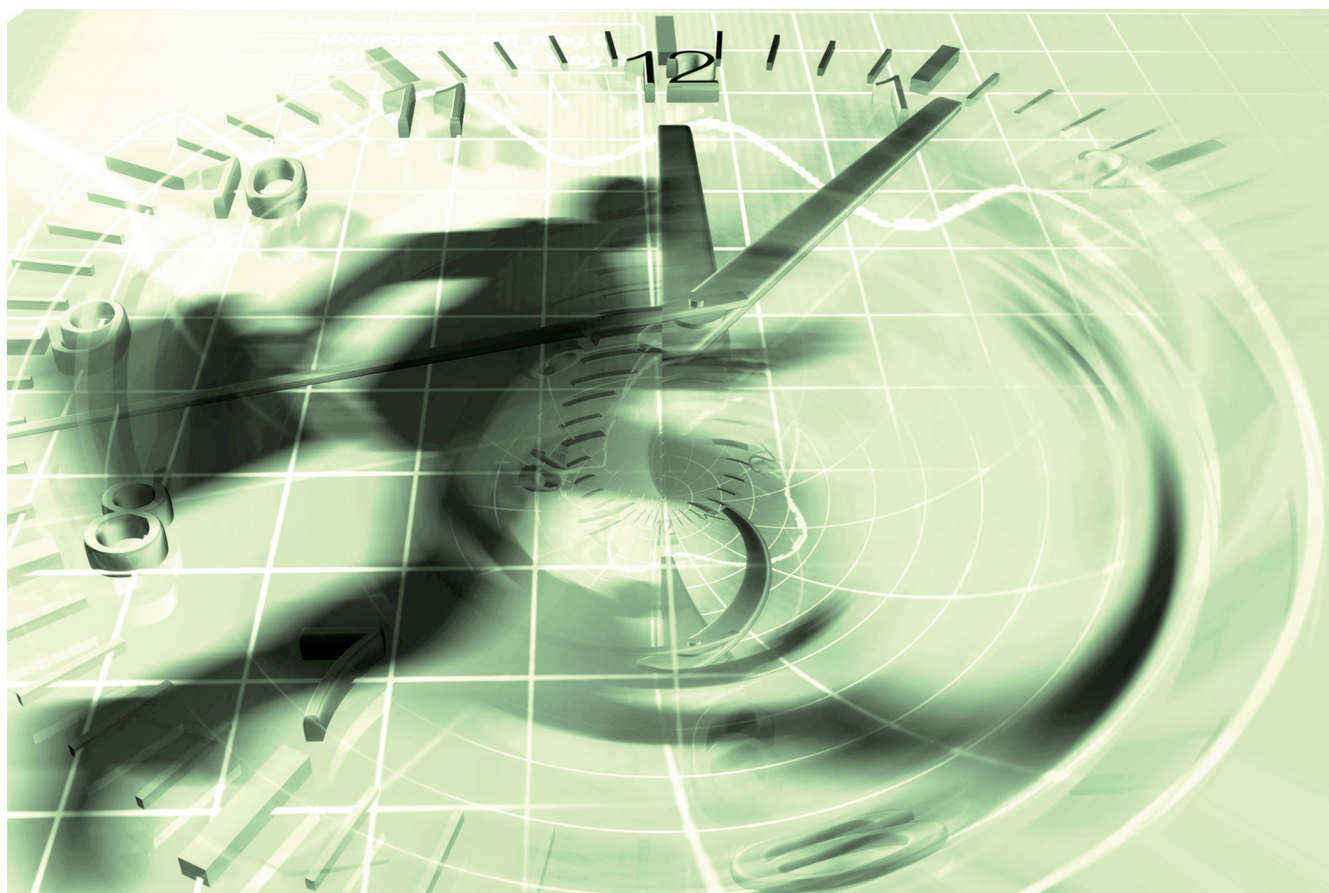


Le politique est-il soluble dans le temps ?



Le constat n'a rien d'original. Le temps semble s'accélérer. Nos journées s'affolent, une urgence poussant l'autre. Chacun chasse les temps morts, assisté de technologies de plus en plus performantes pour rester connecté au grand réseau mondial – des fois que le monde s'organiserait sans nous... Triomphe du prométhéisme et de l'orgueil humain, rêve d'ubiquité ou nouveau stade de l'aliénation ?

DÉVELOPPEMENT des transports, développement des échanges (d'hommes et d'informations) : « *La modernité est mouvement ou n'est pas* » affirme aussi Régis Debray dans *L'Obscénité démocratique*. Elle est aussi, et peut-être surtout, vitesse, course folle. Dans sa phénoménale étude, *Accélération*, Hartmut Rosa, sociologue allemand, intègre pour la première fois le facteur temps dans la sociologie. Jusqu'à présent, en effet, si le temps avait été identifié comme une donnée importante – voire même fondamentale –, il n'avait pas reçu de traitement spécifique⁽¹⁾. Hartmut Rosa construit ainsi une critique sociale du temps, qui est aussi l'histoire de la modernité.

Désynchronisation du politique

Un point paraît particulièrement important : celui qui traite du politique et de ce qu'Hartmut Rosa appelle sa désynchronisation. Sans pouvoir revenir sur le déroulement historique de cette accélération, l'auteur constate que le politique n'est plus aujourd'hui le lieu de la puissance : il a perdu toute capacité à suivre les rythmes de la société. Car désormais, « *ce n'est plus dans le temps mais par le temps que l'histoire se déroule* ». On s'efforce en effet à croire aujourd'hui que la vitesse – celle des flux, celle des informations, celle des produits – est le facteur clé de la réussite. L'économie dicte ses règles. Dès lors, le politique perd son emprise de régulation

sociale ; les temps qui le composent sont des temps longs, ceux de la réflexion, de la délibération – sauf si l'on veut remettre en cause les principes même de la démocratie et donner le pouvoir aux experts⁽²⁾ – et celui de la décision. La technique même (vote par Internet par exemple) ne peut (et ne doit) compresser ce temps de la réflexion – et c'est une erreur de croire le contraire. En outre, ce décrochement du politique le contraint à ne traiter son action que sur le mode du « bricolage », l'empêchant désormais d'appréhender et de résoudre toutes questions à long terme – l'auteur cite les problèmes de santé, d'éducation et de retraite... « *Les stratégies de bricolage, qui s'orientent au gré de l'urgence des échéances, remplacent ainsi les conceptions politiques visant à organiser la société* ». On pourrait également ajouter : « *et même surtout à la penser* », car, de surcroît, le mode électif empêche toute continuité des desseins de l'Etat.

L'auteur continue en démontrant que la désintégration sociale, aujourd'hui, est une conséquence de cette désynchronisation de l'Etat. L'atomisation continue et générale ne constitue pas les prolégomènes d'une nouvelle humanité enfin libre de se constituer en réseaux spontanés, volontaires et librement consentis, mais bien plutôt un degré de plus dans la descente vers la désintégration. Dorénavant, si le politique « *ne peut plus jouer son rôle (qui lui reste cependant assigné culturellement) pour fixer la cadence de l'évolution sociale ou pour façonner l'histoire* », c'est au seul profit d'une mécanique économique qui tourne à vide, imposant ses rythmes et ses critères à l'ensemble de la société. C'est la fin de l'histoire en tant qu'elle constitue une volonté – humaine – de donner sens au chaos. Nous entrons ainsi dans l'a-temporalité du grand marché, sans début ni fin autre que la consommation et le divertissement.

Pour finir, « *la politique, dans sa lutte pour s'emparer d'une ressource qui diminue constamment – l'attention – court ainsi le danger de se voir réduite à des questions de stratégie marketing* ». Ainsi donc, cette question temporelle permet d'établir un constat terrible : « *L'ambition de décider des paramètres fondamentaux de la forme de vie commune selon les modalités délibératives et démocratiques est [désormais] vouée à l'échec* ». La modernité s'est dévorée elle-même.

« ICI n'est plus, tout est MAINTENANT »

Le regard que Paul Virilio apporte sur ses révolutions temporelles rejoint grandement celui d'Hartmut Rosa, même si son approche est différente. Nous dirons cependant qu'elle lui est complémentaire. Au sociologue s'ajoute le philosophe et son regard apocalyptique, étant bien entendu que l'apocalypse est une révélation. Grand spécialiste de la vitesse, Paul Virilio continue de nous dresser le portrait de notre époque en découvrant que ce qui se joue dans cet enfermement progressif dans les « *nano-chronologies* » – les vitesses toujours plus grandes, celles des marchés financiers ou celles des scientifiques – et du « *temps réel* », c'est tout simplement l'homme. Sous l'influence des nouvelles technologies, l'homme contemporain s'enferme dans l'immédiateté, à la recherche « *d'un instant désormais moins présent qu'absent de la conscience de nos comportements* ». L'homme-présent quitte l'histoire perspective, abandonnant toute accumulation au profit de l'accélération. L'horizontalité du réseau – telle que les réseaux sociaux l'illustrent parfaitement –

remplace la verticalité de la filiation et de l'histoire. Le passé devient une vague ressource, une source d'inspiration éventuelle, au même titre que n'importe quelle information, tandis que le futur ne se perçoit vaguement que par le biais du développement durable – c'est-à-dire d'un présent extrapolé. C'est l'idée même de civilisation qui se joue ici – entendue comme : un capital ; un capital transmis.

Ce nouveau rapport au temps a des conséquences proprement anthropologiques : une désaffiliation qui témoigne d'une aliénation totale. « *L'émergence de la communauté d'émotions synchronisées devient une désaffiliation à la fois familiale et sociale, en attendant d'être "nationale" et enfin "territoriale", avec la remise en question du LIEU comme du LIEN de la vie commune et ceci, après les prémices de la désaffiliation animale celle-là, le brouillage des genres MASCULIN et FÉMININ inaugurant la prochaine DÉMATERNISATION de la femme, pour aboutir sans doute, demain, à la déconnexion de la reproduction de l'espèce humaine, avec cette future "post-sexualité" soi-disant libératrice des femmes, comme de leur si encombrante grossesse ; l'industrialisation de la vie prenant la suite de l'industrialisation de celle de la mort, dans ces camps où sévissait un Dr Mengele, si soucieux de la gémellité et du clonage* ». Où l'on comprend que notre époque porte en elle une dimension proprement eschatologique, c'est-à-dire, étymologiquement, qui traite de la fin des temps. « *La BIG-SCIENCE est (...) en guerre contre le temps* » constate l'auteur. Et ce qui se joue aujourd'hui à l'intérieur du Grand collisionneur du CERN à Genève – le thème de la deuxième partie du livre – est proprement la mise à mort du temps, rêve prométhéen entre tous dont on oublie cependant de poser la question du sens. De la même manière, le rapport annuel 2009 de l'INRIA, l'Institut national de recherche en informatique et en automatique qui coordonne en France la recherche dans le domaine des sciences et technologies de l'information et de la communication, explique que certaines de ces recherches ouvrent des questions de choix de société morales et politiques, tout en avouant en substance « *que ce n'est pas leur métier de réfléchir au sens de celles-ci* ».

Parce que le sens naît d'une projection dans l'histoire et de la volonté que l'on peut avoir de façonner celle-ci, la centralité du temps et de sa gestion émerge de façon tout à fait inédite dans l'histoire et la charge – préalable à toute autre – de relever ce défi de la resynchronisation du politique et de la société devrait échoir aux politiques. Mais qui prend le temps d'y réfléchir ?

David Sellos

▀ Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, La Découverte, 2010, 480 p., 27,50 €.

▀ Paul Virilio, *Le grand accélérateur*, Galilée, 2010, 100 p., 17 €.

1_Norbert Elias avait bien étudié le temps en tant que tel (*Du Temps*, Fayard, réédition 2010) mais sans l'envisager comme le prisme de son travail sociologique.

2_Dans les documents de l'OCDE, reviennent régulièrement ce constat d'impuissance des pouvoirs élus qui n'ont pas de continuité nécessaire pour les grands projets, notamment pour ce qui concerne les immenses aménagements urbains. Autre rêve de gouvernement d'experts exprimé par Michel Serres, entre naïveté et science-fiction, qui préconise de redonner la parole aux savants : engagés par un nouveau serment hippocratique, ils seraient seuls capables d'ouvrir les temps nouveaux, ceux de « *l'authentique démocratie de participation* » (*Temps des crises*, éditions Le Pommier, 2009). Un livre à classer dans le rayon "humour".